

ELS

Séminaire 2008-2009

Le sexe naît « pas-tout »

6è séance du 04 mars 2009

Une femme conjugue toujours le verbe « désiraimer ».

Les personnes du sexe, comme on les appelait encore au XVIIIè siècle, ce sont les femmes, pour autant que, n'arrivant pas à en être le sujet, le sujet du *féminin*, elles sont sommées, par les hommes comme par les femmes elles-mêmes, d'avoir à en incarner et la place et l'objet. Comment le font-elles ? Par le truchement de la *féminité*, c'est-à-dire par l'art du *semblant*, puisque rien du *féminin*, au sens strict, ne peut être symbolisé au moyen du signifiant. Ainsi, ce qui est purement du *féminin*, échappe au phallus, au signifiant phallique, à l'inconscient.

Il y a cependant, au sein même de la problématique féminine, un vœu proprement féminin, un *wunsch* au sens freudien. Que désire, *in fine*, une femme ? Une réponse, au point où nous en sommes, c'est de dire – ce qui est simple, mais néanmoins rigoureux –, *subjectiver l'insubjectivable*. C'est la raison, paradoxale, pour laquelle une femme, plus qu'un homme est toujours poussée à conjuguer le verbe *désiraimer*, autre paradoxe, là où les hommes sont plus enclins à séparer le désir et l'amour. Vous savez qu'ils ne s'en sortent pas mieux...

Trois voies s'offrent à elle. Trois voies qui sont autant de courses d'obstacles.

- le trait identitaire, c'est-à-dire le trait symbolique auquel s'identifier imaginativement (I) ;
- le père, la fonction symbolique de l'instance paternelle, c'est-à-dire l'Œdipe (S) ;
- le sexe, la sexualité dite féminine, les deux jouissances de la position féminine, la phallique et la supplémentaire ou jouissance du corps de l'Autre (R).

-

1) L'identité :

Elle est manquante dans le symbolique. On le sait, depuis Freud, au niveau psychique, il n'existe pas de différenciation entre deux sexes. Le phallus est référence unique, exclusive. Il est là ou non, c'est tout. D'où ne peut exister aucune féminin qui serait un donné de départ. La féminité ne peut dès lors qu'être un devenir des plus incertains du féminin, problématique à ne résoudre qu'une par une... Freud, on le sait, n'en cerne que deux : - un devenir mère, et un devenir..., passive. Le premier

devenir est la solution freudienne à l'envie de pénis insatiable, il s'agit d'une fétichisation du pénis ; le deuxième cultive le narcissisme féminin, par le moyen des différentes identifications possibles, tant féminines que, oui, oui, masculines, pour une femme, afin de saisir quelque chose de la féminité, à défaut d'une identité de départ, d'une féminité saisie, en somme, qu'indirectement, par le biais de toutes sortes d'artifices assujettis et étroitement liés à la mode, des tendances ou de l'air du temps, et qui sont là, très précisément, pour, de toutes pièces, la fabriquer.

2) L'Œdipe au féminin :

Il est plus difficile à résoudre que l'Œdipe masculin. Pour la fille, une difficulté supplémentaire s'ajoute à la résolution de son oedipe par rapport à l'Œdipe masculin : La relation que peut entretenir une fille avec son père peut-elle véritablement arriver à se substituer à la relation qu'elle a initialement établie avec sa mère ? La réponse est ordinairement non. La fille juxtapose (c'est une métonymie) les deux relations plutôt qu'elle ne les substitue (ce serait alors une métaphore) l'une à l'autre.

L'Œdipe féminin incline les femmes à réclamer du père, car la fille a un inconscient comme le garçon, mais son inconscient, on le sait, participe d'une limite particulière en tant qu'une femme n'est pas-toute soumise à la loi phallique de l'inconscient. C'est, vous le savez, Lacan, qui apporte cette façon nouvelle d'aborder la question féminine. *Pas-toute*, dit-il, elle est soumise à la loi phallique masculine. L'apport de Lacan, c'est d'éclairer l'incertitude féminine, tout en confirmant qu'une femme ressortit toujours de cette ambiguïté qui la fonde. Cette ambiguïté fondamentale engendre chez elle une extrême ambivalence dans son constant mouvement, itératif, de revendication à l'égard du père. « Du père », elle ne cesse pas d'en réclamer toujours, elle en réclame...*encore* ! Elle n'en a jamais assez, c'est-à-dire qu'il n'est jamais assez à la hauteur de se substituer assez à la mère. On peut le dire aussi comme cela : le père n'est jamais assez, chez une femme, métaphore, ou métaphorisé. Il ne renvoie jamais assez la mère à sa préhistoire de femme pour la fille en devenir de femme.

L'exemple clinique de l'hystérique est paradigmatique. Celle-ci n'arrête pas de dénoncer ce père comme un impuissant, un père impossible d'impuissance structurelle à son endroit. Il faut savoir qu'elle a raison ! Sauf que là où elle a tort, c'est quand elle s'égare à vouloir, à tout prix, cette impuissance qui, rappelons-le, est de structure, à vouloir, à tout prix, la réparer. Car aucun père ne sera jamais assez « père », selon le vœu de l'hystérique, ce n'est pas possible. C'est de l'ordre de l'impossible, c'est-à-dire du réel de la structure, et non, comme le croit l'hystérique, de l'ordre de l'impuissance. Freud, pour sa part, croira jusqu'à la fin, un peu

trop encore, à la possibilité d'un père tout-puissant. C'était son symptôme comme le dira, assez tardivement dans son œuvre, un dénommé Jacques Lacan.

Plus radicalement, on peut dire que le sort d'une femme est comme constamment suspendu à l'inexistence de ce père, appelons-le *sublime*, selon son divin vœu. Lacan a, on l'a mentionné, désigné Dieu et son rôle comme adresse ultime de la position dite féminine, soutenue comme elle peut l'être par un fantasme, celui d'atteindre l'Homme, avec un grand H. Vous savez que c'est la voie de la folie, et une femme, comme le mentionne Lacan, a la sagesse, ordinairement, de se la refuser.

3) La sexualité dite féminine :

Freud, vous le savez, avait terminé son œuvre en impasse sur cette question. Malgré ses espoirs, les deux changements qu'il attribue à l'évolution de la sexualité féminine n'en sont pas. En d'autres termes, il n'y a pas de substitution, c'est-à-dire de métaphore, mais il n'y a que des connexions, c'est-à-dire des métonymies. La substitution du vagin au clitoris appelée parfois, changement de sexe, n'est pas une substitution franche mais, au mieux, une coexistence. De même la substitution de la passivité à l'activité, appelée changement du mode de satisfaction, n'est pas non plus une substitution, les deux modes restant toujours en conflit et en concurrence.

Le génie de Lacan, c'est de déjouer l'impasse en sortant de la problématique freudienne de la substitution, c'est-à-dire de la métaphore, pour aborder la question en terme de *supplément*, ce qui autorise alors l'ouverture d'un au-delà de la sexualité phallique. Ainsi, il n'y a plus, dès lors, à opposer deux organes, clitoris et vagin, ou deux modes de satisfactions pulsionnelles, actif et passif, mais d'entériner la division qui existe entre le corps et le langage, autrement dit, entre le réel et le symbolique, apport majeur de Lacan.

Concernant la jouissance Autre, dite supplémentaire, de la position féminine, une femme n'est pas-toute dans la jouissance phallique, une part d'elle-même se situe ailleurs. Où ? Hors-langage. Il s'agit de la jouissance de l'Autre qui, en tant que telle, reste insubjectivable, et est source d'angoisse importante chez une femme, cette angoisse étant beaucoup moins contrôlable, voire maîtrisable que l'angoisse de castration.

C'est donc bien, in fine, cette dimension de l'insubjectivable, de l'insignifiable qui interroge dans la question du féminin, parce qu'elle nous oblige à venir nous situer au-delà de la dialectique du signifiant et de la castration. Comment rencontre-t-on ce manque de subjectivité dans l'inconscient ? Sous la forme de l'ombilic, de la fente, du trou, de ce qui manque dans l'Autre, de ce manque symbolique au niveau de la barre

dans l'Autre. Lacan, d'une manière en somme assez culottée, propose de nommer ce manque dans l'Autre d'un signifiant : S de grand A barré, c'est-à-dire le signifiant de ce qui manque dans l'Autre symbolique, l'Autre qui ne dit pas-tout, lieu même du défaut de symbolisation dans la symbolisation. Ce trou fait peur. Ce trou est la source d'une peur, parfois même d'une véritable horreur que peut engendrer la question du féminin, pour les hommes bien sûr, mais pour les femmes elles-mêmes tout aussi bien. Si la question de la castration est de l'ordre du dramatique pour tous et toutes, la question du trou, de cette béance du défaut de symbolisation dans le féminin, est, nous dirons plutôt ici, de l'ordre du tragique, puisqu'ici aucun sujet ne peut arriver à s'inscrire comme sujet. D'où la névrose d'angoisse qui semble cliniquement être l'inévitable névrose de base, non liée à la loi ni à la castration, pour toute femme.

Ce manque, qui fait apparaître un trou, une béance, une fente irréductible en l'Autre, est un manque d'inconscient, avons-nous dit. Un manque radical de refoulement, car, je le rappelle, seul le signifiant peut être refoulé. Ici, pas de signifiant, pas de refoulement, d'où un manque d'inconscient, et, en d'autres termes, un défaut de sexualisation.

Mais alors, comment une femme peut, comme tout être parlant, se faire reconnaître comme sujet ? En effet, sur une part d'elle-même elle ne peut que se heurter à ce point de manque. Car à cet endroit, il n'y a plus de sujet qui puisse être reconnaissable du fait qu'il n'y a aucun signifiant pour en tenir lieu. Pourtant le désir d'une femme est formel en cette matière. Elle veut que quelque chose vienne à la place de ce signifiant manquant. Elle réclame, elle revendique qu'un point d'appui lui soit offert à cet endroit précis où l'inconscient la laisse en rade, en plan, la lâche.

Quatre voies s'ouvrent alors à elle pour sa revendication : l'hystérie, la mascarade, l'amour et la création.

1) L'hystérie :

C'est une fausse voie, ou plutôt une voie en impasse. L'hystérique fuit cette dimension foncièrement irréprésentable du féminin. Elle se range sous la bannière du phallus et s'en revêt comme d'une armure..., laquelle vire bientôt à la prison. L'impérialisme phallique, pour elle, finira toujours par montrer son impuissance et son incurie à maîtriser le réel en-corps. Mécontentement assuré, question de temps !

2) La mascarade :

Voie complexe, voie subtile. Une femme ne peut l'emprunter qu'à partir du moment où elle s'accepte comme non-phallique. Mais cette acceptation est un abandon, une cession. Elle a eu le phallus, elle ne l'a plus. Elle a bien voulu s'en défaire. Une femme, par la mascarade, réalise - au sens de rendre réelle -, une mise en scène imaginaire – c'est-à-dire

par le truchement de l'image -, du pas-tout. Elle met en représentation la femme qu'elle devient, en tant que castrée, pour se produire et fonctionner comme *signe* illusoire du féminin, en fait de la féminité. Ce signe est là pour faire barrage, protecteur contre le défaut, ou manque, de *signifiant* qui pourrait nommer le féminin en tant que tel. Elle se fait phallus imaginaire qui manque à l'Autre, homme..., ou femme.

3) L'amour :

On a vu que certaines femmes tiennent foncièrement à être aimées, mais, plus précisément encore, que l'on leur dise et répète souvent qu'elles sont aimées. Comme on l'a vu, cela s'explique par le rapport de sujet à sujet que l'amour et la déclaration, la parole d'amour, tendent à établir. Un sujet, supposé par le partenaire, est appelé à la place du signifiant manquant du féminin : cela s'appelle l'amour. Au-delà de la parole, du versant symbolique, l'amour nous possède aussi sur le versant du réel avec les limites que nous avons dites quand, l'Autre, on finit par l'avoir dans la peau... C'est ce que l'amour courtois avait fort bien compris, pour s'en tenir sagement au symbolique...

4) la création :

La création, c'est, disons-le tout net, en termes lacaniens, la production d'un signifiant nouveau, qui aurait donc pour charge de venir à la place du signifiant manquant. On peut avancer qu'au fond toute création est, à l'origine, une tentative de réponse à l'inexistence du signifiant féminin, à l'inexistence en somme de La Femme. Cependant, dans la création artistique, l'artiste n'a nul dessein de combler la faille laissée béante par S de grand A barré. Bien au contraire, le travail du peintre, du sculpteur ou du romancier consiste, ce trou, à le révéler, le cerner, et le faire opérer en tant que tel. Dès le séminaire sur *L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Lacan se sert de l'exemple du potier qui tourne son pot autour de quoi ?... Du vide, tout bonnement, qu'il creuse en son centre, autour du trou donc. De même pour l'architecte qui dresse les parois du bâtiment autour de volumes parfaitement constitués de vide. Tout artiste, de fait, sculpte le vide.

Alors de ces quatre voies, que peut en faire une femme ? L'hystérie est une impasse ; la mascarade contourne le problème en substituant l'artifice de la féminité au réel énigmatique du féminin ; l'amour cultive l'illusion narcissique et débouche sur la haine ; la création d'un signifiant nouveau pour nommer le féminin se fait plus qu'attendre...

On pourrait cependant dire que le signifiant nouveau aura été, pour répondre au souhait d'une femme, l'invention de la psychanalyse. La psychanalyse de Freud est née des femmes qui le sollicitaient de répondre

à leur douloureuse question du féminin. La réponse de Freud, c'est la psychanalyse pratiquée par un psychanalyste, Freud, le premier.

Mais que fait jusqu'ici la psychanalyse, Freud y compris ? La psychanalyse est une invention de méthode qui vise à atteindre un réel humain, le sujet de l'inconscient, le sujet du désir. Tout inconscient est constitué, pour l'essentiel, du *refoulé* des signifiants insupportables (comme on parle des enfants « insupportables ») par la conscience, c'est-à-dire la partie consciente du Moi freudien. Tout psychanalyste s'efforce donc, dans un premier temps, de ramener le discours de l'analysant à du *refoulé*. Dans un second temps, il soutient que ce refoulé est du *sexuel*. Pour enfin, dans un troisième temps, tenir ce sexuel pour nécessairement structuré par le phallus, le concept de phallus, le signifiant qui désigne les effets de signifié en général et le complexe de castration. Il tient ce sexuel inconscient pour structuré comme un langage. Hors de ce cadre du refoulé, le psychanalyste se heurte très rapidement à une difficulté : il lui devient impossible d'interpréter. N'est, en effet, interprétable, que ce qui fait matière à refoulement. Au-delà, ou en-deçà du refoulé, dans la psychose, par exemple, ou encore dans la perversion, la méthode est plus ou moins invalidée, elle demande en tout cas à être réformée ou aménagée.

Il en est un peu de même concernant la question du féminin. Le féminin, c'est, par essence, ce qui fait énigme, à commencer pour Freud lui-même qui échoue à en percer le secret, tout en s'obstinant à vouloir en faire du refoulé pour, au sens phallique, le sexualiser. Et c'est parce qu'une part d'elle-même échappe à ce refoulement, est in-refoulable, qu'une femme confronte le psychanalyste à autre chose que du refoulé. Seul le signifiant peut-être refoulé. Quand le signifiant, à cet endroit précis du trou manque, comment fait-on pour psychanalyser ?

Lacan, on l'a vu, ouvre sa voie en énonçant que « La Femme n'existe pas ». Cela veut dire, cela traduit, que le signifiant du féminin fait défaut. Et il s'en déduit que quelque chose est là comme impossible à refouler. Doit-on en conclure définitivement que le féminin, c'est ce qui ne peut faire partie, à jamais, du refoulé ?

Lacan n'a pas cessé, jusqu'à la fin, de chercher la voie d'accès qui permettrait de percer l'énigme, à tout le moins de la formaliser. Dès son séminaire *Les fondements de la psychanalyse* de 1964 (que Jacques-Alain Miller du nom, s'est bien sûr employé à éditer sous le titre de *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*), il introduit une distinction entre le refoulement et la censure. Il y aurait alors, pour le sexe féminin, dans la question du sexe, féminin, si vous voulez, une part de jouissance qui résisterait foncièrement et obstinément à la sexualisation, à aborder autrement. Ce à quoi Freud n'aurait pas voulu ou pu se résoudre. Il s'agirait non pas d'introduire de force la problématique du refoulement

à cet endroit, mais de considérer plus ce dont il s'agit en termes de censure. Mais, l'inconscient, qu'il faudrait alors prendre et considérer sous cette approche, ne dit pas tout. L'inconscient aurait une limite, une part du sexe serait inrefoulable *parce que* censurée, caviardé, comme dans la presse ou dans les articles ou encore dans les livres, à la radio, à la télé, dans les sociétés, d'analystes notamment. Effacé, in-connu, raturé, supprimé : cela ne doit pas se dire, s'écrire.

Lacan a sa manière, son style pour dire cela : il inscrit ce trou dans l'Autre par l'invention d'un signifiant, S de grand A barré. C'est sa démarche à lui pour indiquer que l'inconscient, mon dieu, eh bien oui, l'inconscient a une limite ! Et qu'ainsi le féminin, c'est quelque chose qui, pour Lacan, il l'admet, n'est pas refoulable sauf..., sauf à passer par la voie de la mascarade. Mais là, on le sait, c'est d'un tour de passe-passe dont il s'agit, puisque ce à quoi on va avoir affaire, ne peut plus s'appeler le féminin, mais par l'artifice du montage des images, on a affaire à l'imaginarisation du féminin, que nous avons nommé ici : la *féminité*, à bien distinguer donc du féminin inaccessible, parce que hors phallique, c'est-à-dire hors signifiant, donc inrefoulable dans l'inconscient qui ne connaît que du phallique : le phallus est là..., ou s'il n'est pas là, alors il manque.

Le pur féminin, c'est de l'ininterprétable, ou plutôt du non-interprétable au sens sexuel du terme. Interroger le féminin, c'est arriver à faire avec ce non-interprétable, qui renvoie toujours analyste et analysante à l'inconscient comme savoir troué, et troué au point même où une femme réclame à cet endroit un supplément, justement, d'inconscient, afin d'arriver à subjectiver cette part insubjectivable d'elle-même, en tant que femme. Une femme demande un supplément d'inconscient..., et l'Autre ne répond pas. Ce que fait, vous l'aurez noté, aussi l'analyste en place de grand Autre, ou sujet supposé savoir : l'analyste a ce savoir qui fait qu'il sait qu'il ne sait pas. Il sait qu'il n'y a aucune réponse positive à ce vœu féminin : l'Autre, en tant que lieu du trésor des signifiants n'a pas ce qu'il faut pour apporter une réponse qui vaille, car le signifiant fait défaut. Ce défaut du signifiant doit-il être considéré comme une définitive impasse, un arrêt du savoir, ou peut-on envisager une issue ?

Lacan, on le sait se cassera la tête jusqu'à la fin de son formidable travail de psychanalyste pour tenter, essayer vaille que vaille, de, comme il disait, produire le *signifiant nouveau* qui serait de taille à remédier au vide, au gouffre, laissé par S de grand A barré. L'âge aidant, la fatigue, la maladie sans doute déjà aussi, c'est assez dépité qu'il dut se résoudre à admettre, en 1977, trois ans avant la dissolution de son Ecole, quatre ans avant sa mort, à admettre qu'il tournait en rond. Dans la séance du 15 mars 1977 de son séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (in *Ornicar ?*, n°17/18, p.7), il dira : *Il m'est arrivé quelquefois de*

dire, à l'imitation du peintre célèbre – Je ne cherche pas, je trouve. Au point où j'en suis, je ne trouve pas tant que je ne cherche. Autrement dit, je tourne en rond.

Nous en sommes là, toujours là, et Lacan est mort depuis bientôt vingt-deux ans. C'est à ce moment-là, en 1977, dans ce séminaire (j'y étais) qu'il lance ce mot qui, sur l'instant, fit scandale dans l'assemblée, qui consistait à interroger : la psychanalyse, qui ne peut donner sens sexuel au féminin, serait-elle, d'une façon globale et au-delà de cette question, une *escroquerie*, c'est son mot ? Frisson dans le petit landernau du séminaire.

Non, rassurez-vous, la psychanalyse n'est pas une *escroquerie*, tout du moins quand elle n'est pas exercée par des escrocs.

Petite note : qu'est-ce qu'un escroc en psychanalyse ? Un escroc, c'est quelqu'un qui n'a pas payé le prix - et qui continue sans vergogne à ne pas payer le prix à payer pour advenir comme psychanalyste. Quel est ce prix ? C'est compliqué ? Pas du tout, le prix à payer est simple : faire son analyse, la pousser, jusqu'au bout. Quel est le bout ? La castration, celle qui permet la naissance du sujet du désir, et l'éthique qui s'ensuit, que Lacan désignait dans son séminaire homonyme, par l'expression « ne pas céder sur son désir », il ne disait pas sur son envie, ou son intérêt, ou encore sa volonté. Sur son désir.

La psychanalyse n'est pas une escroquerie. Que la psychanalyse ne puisse pas boucler le sens sexuel du sexe, n'en fait pas pour autant une escroquerie. Ce non-bouclage n'est pas plus du à la psychanalyse qu'au psychanalyste. Ce non-bouclage est redevable au signifiant. Oui, encore lui. Car le signifiant, c'est bien lui qui nous entraîne sans cesse dans la dialectique du semblant, entre tromperie et mascarade. La duperie du signifiant, voilà ce qui a pour nous toujours un parfum d'escroquerie. Le signifiant-maître, le S1, c'est ce qui ne cesse de nous laisser entrevoir, voire de nous promettre qu'il y a un S2. Lacan dit : *ce S1 qui paraît promettre un S2*. C'est donc bien le signifiant qui introduit, de lui-même, la possibilité d'un Autre...signifiant. Si, pas de S1..., sans S2, alors... Si le S1, c'est le phallus, le signifiant phallique, alors, un S2 doit bien être quelque part, qui aurait comme effet de signifié de nommer le féminin. C'est le signifiant qui nous escroque en nous refilant l'idée d'un Autre..., signifiant, sexe, etc... Nous retrouvons là l'équivoque comme propriété fondamentale du signifiant. Le signifiant, c'est ce qui a immédiatement, au moins un double sens, deux ou plus,... pour qui l'articule et pour qui l'entend. Et pas les même bien sûr car, le malentendu, c'est bien ce qui constitue le monde en tant qu'humain, trop humain. Alors, disons-le tout net ;n'a-t-on pas ici la cause la plus originelle de notre croyance au féminin comme Autre sexe, et par là, sexe *Autre* ? Dire le sexe masculin,

le phallique, ce serait immédiatement en introduire la supposition et l'attente d'un Autre, par ce dire même !

Ce serait alors l'inconscient lui-même, l'inconscient en tant que formé d'une connexion de signifiants refoulés, le mouvement de l'inconscient, pour autant que le sens qu'il injecte au discours prend par lui-même le chemin zigzagant de la mascarade, qui serait notre grand responsable, notre escroc en chef. La duperie de l'inconscient ferait de nous des dupes. Nous chercherions à saisir et localiser le féminin, causés par cette duperie radicale que l'inconscient nous contraint à subir.

Ainsi, la fin de l'analyse, pour une femme, ne serait pas de « trouver » le féminin introuvable en elle, mais d'arriver à rencontrer et réaliser que cette volonté de saisie et de localisation ne se soutient que de cette duperie qu'elle subie en provenance de l'inconscient phallique. Si l'un, alors, l'Autre..., peut-être. Effet de bluff provoqué par le signifiant et sa nature escroquante.

Le masculin, le phallique, le S1, c'est ce qui cherche, sans relâche, son répondant en un féminin toujours ailleurs, un non-phallique indicible, un S2 incernable. Mais ce quelque chose d'introuvable, le sexe, le féminin, l'Autre, n'est jamais tant là, symboliquement, que lorsqu'il est absent. Un S1 appelle toujours un autre signifiant appelé S2, c'est sur ce modèle qu'un sexe (le phallique) en appelle aussi un autre (le non-phallique).

Il n'appartient pas à la psychanalyse - et bien-sûr pas plus au psychanalyste qui la pratique -, de venir donner consistance à cet Autre, le pourrait-il. Le psychanalyste n'a pas à donner du sens au sens, il a plutôt à faire saisir et rencontrer au sujet comment le sens se crée ou se construit : dans le processus signifiant lui-même. En conséquence de quoi, il n'y a pas de sens du sens à chercher, l'inconscient, dans son mouvement de rajout du sens au sens y suffit bien. Le plus important, pour le psychanalyste, c'est de permettre un changement, une rupture dans ce sens qui nourrit le sens, qui coule à flots. Le psychanalyste, s'il est lacanien, se gardera bien de donner quelque consistance supplémentaire au sens, phallique ou non, par une interprétation freudienne intempestive. L'inconscient, disait Lacan, est un savoir emmerdant, et vous avez le droit de ne point lui obéir. L'analyste, lacanien, répondra, par contre, du point où le sens qui coule à flots, a une chance de se dérober. C'est le hors-sens qu'attend patiemment le psychanalyste, en somme le réel qui se manifeste, arrêtant le sens ininterrompu que son interprétation viendrait encore relancer. La fonction de l'interprétation, manière freudienne, c'est encore trop, pour un psychanalyste lacanien, car elle est elle-même partie prenante, partie intégrante de l'escroquerie signifiante qui est au commandement du fonctionnement de l'inconscient. Il faut, dans la psychanalyse faire œuvre d'invention suffisante, au cas par cas, avec une

femme, afin de pouvoir répondre du signifiant de grand A barré, sans que cette réponse vienne faire bouchon à la rencontre de cette béance dans le hors-sens. Pas dans le sens, ce que Freud n'a pas eu les moyens d'entrevoir dans le temps de sa découverte et du développement de sa pratique. Freud, lui, croira jusqu'à la fin au sens du discours inconscient, d'où sa technique d'interprétation...du sens justement. L'analyste, lacanien, devra faire rencontrer, à sa gentille, gentille comme toujours, analysante, que demander un supplément d'inconscient, c'est déjà bien trop croire et adhérer au sens, à l'escroquerie du sens, genre bouteille-à-l'encre, au sens qui confine au radotage, produit par l'inconscient, - car la vérité parle, parle, elle n'arrête pas de parler, sans fin -. D'un inconscient qui néanmoins ne dira pas tout, ne dira pas, précisément, pas tout de ce pas-tout phallique pour lequel elle vient demander un supplément d'inconscient phallique, et qui ne s'atteint pas par le sens, mais dans le hors-sens.

Lacan pensait, à la fin de sa vie, que l'interprétation qu'il enseignait à ses élèves depuis si longtemps était bien quelque chose qui devait faire sortir la psychanalyse freudienne de l'escroquerie du sens que déverse jusqu'à plus soif l'inconscient à qui l'interroge. Il a pensé, à ce moment-là, à partir de 1977, et de son séminaire sur *L'insu*, que la référence, ou plutôt l'une des références possibles, serait la poésie : *Comment, dit-il, le poète peut-il réaliser ce tour de force, de faire qu'un sens soit absent ?* Lacan attend alors que la réponse de l'analyste soit quelque chose comme ce qu'il nomme ce jour-là : *un mot vide*, comme dans la poésie *qui est effet de sens*, dit-il, *mais aussi bien de trou*, ajoute-t-il. Cette pratique du non-sens (*non-sense*) serait ce qui se présente à la disposition du psychanalyste lorsqu'il est confronté à ce qui n'est pas interprétable en termes de castration, ici, bien sûr, très précisément, le féminin (pas la féminité qui, elle, est bien évidemment interprétable dans ces termes).

Nous terminerons sur la pathétique confiance qui suit ces remarques, lorsque Lacan va énoncer : *il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation. C'est en cela que je n'arrive plus, dans ma technique, à ce qu'elle tienne. Je ne suis pas poète assez.*